

# EXPOS

## CETTE SEMAINE

### vernissages

**UGO RONDINONE**  
Jusqu'au 15 novembre à Paris



Invité par le Festival d'automne à Paris, et parallèlement à son exposition personnelle à la galerie Almine Rech, Ugo Rondinone expose au Jardin des Tuileries et au CentQuatre. Au menu, une installation sonore volubile ainsi que douze masques

monumentaux extraits de la série *Sunrise East*. Au CentQuatre, 104 rue d'Aubervilliers, Paris XIX<sup>e</sup>, au Jardin des Tuileries, Grand bassin rond, Paris VIII<sup>e</sup> et jusqu'au 15 octobre à la galerie Almine Rech, 19, rue de Saintonge, Paris III<sup>e</sup>, [www.alminerech.com](http://www.alminerech.com)

**PRINTEMPS DE SEPTEMBRE**  
A partir du 25 septembre à Toulouse

Un titre tout aussi énigmatique que le précédent pour cette deuxième livraison du très littéraire Christian Bernard au festival du Printemps de septembre. *Là où je suis n'existe pas* réunit une quarantaine d'artistes (dont Amy O'Neill, Ulla Von Brandenburg, Jim Shaw, Cyprien Gaillard, Florian et Michaël Quistrebert) répartis dans trente lieux différents à Toulouse et dans les environs. [www.printempsdesseptembre.com](http://www.printempsdesseptembre.com)



Eric Baudard, *Autoportrait à l'œil au scanner*, 2009

**L'IMAGE CABRÉE, PRIX RICARD**  
A partir du 22 septembre à Paris



Orchestrée par notre collaborateur Judicaël Lavrador, une onzième édition du prix Ricard qui récompense la jeune création française et réunit cette année neuf artistes émigrés ou immigrés : avec Karina Bisch, Sophie Bueno-Boutellier, Damien Cadio, Etienne Chambaud,

Mark Geffriaud, Jimmy Robert, Clément Rodzielski, Oscar Tuazon, Ida Tursic & Wilfried Mille. A la *Fondation d'entreprise Ricard*, 12, rue Boissy-d'Anglas, Paris VIII<sup>e</sup>, tél. 01.53.30.88.00 [www.fondation-entreprise-ricard.com](http://www.fondation-entreprise-ricard.com)

### précision

La photographie qui fait mouche : c'est le titre oublié la semaine dernière du livre de Clément Chéroux consacré au tir photographique. Il est publié aux Carnets de Rhinocéros Jr, et diffusé par la librairie Serge Plantureux, Paris.



Planet of Ecology: The Earth, 2008-2009 © Takashi Murakami/Kaikai Kiki Co. Ltd. all rights reserved. court. Galerie Emmanuel Perrotin, Paris

# Taille unique

**L'art du très coté Japonais TAKASHI MURAKAMI se complaît dans le décoratif mondialisé. Visite orientée de son exposition parisienne.**

Comme un écran de fumée, on se laisserait aveugler par les prix faramineux atteints par l'artiste Takashi Murakami, jusqu'à deux millions d'euros dit-on pour les plus grandes toiles de son actuelle expo à Paris. Quand l'argument économique tend à éteindre tout discours critique – les uns disant amen à la force de l'argent, les autres se contentant d'un insuffisant "c'est trop commercial" –, il semble nécessaire d'aller voir de plus près ces grandes surfaces de peinture, ou cette peinture de grande surface, se demandant pourquoi elle nous est si "chère" aujourd'hui.

Commençons par son chef-d'œuvre : 727-272 *The Emergence of God at the Reversal of Fate*. Au Palazzo Grassi de Venise, François Pinault détient cette vaste fresque de seize toiles où le manga tourne à l'apocalypse nucléaire, où l'orientalisme se conjugue avec des moments plus abstraits et croise les radiations d'un Gerhard Richter, dans

une rencontre chromatique entre la vieille Europe et la peinture japonaise. *"Une œuvre majeure du XXI<sup>e</sup> siècle"*, commente au passage son galeriste Emmanuel Perrotin, et il n'a peut-être pas tort, surtout si l'on considère ce siècle comme celui de "l'Empire" sans dehors, sans altermonde, que nous prépare le capitalisme mondialisé. Car si *The Emergence...* nous apparaît comme la plus belle de ses œuvres, bien plus majeure que celles où Murakami se contente de reprendre l'univers du manga, c'est au nom de cette

*production company*" dont les artistes Rei Sato ou Mr. apparaissent comme des produits dérivés. Plus loin, des toiles rondes forment encore un autre mélange culturel : le bon vieux tondo de la tradition européenne est fondu d'estampes japonaises et de couleurs abstraites à la manière de Richter et Polke, le tout orné de fleurs, ingrédient indispensable d'une peinture accessible, décorative à souhait et gentiment "flower power" dans l'âme.

Très consciemment donc, l'empereur Murakami produit aujourd'hui la peinture par excellence de la mondialisation économique, et c'est à ce titre qu'il se trouve porté aux nues par le capitalisme financier et l'industrie du luxe, invité à imprimer sa marque sur les sacs Louis Vuitton. Murakami n'est pas le peintre

➤ Ces toiles s'offrent comme l'interface de notre économie globalisée, elles sont l'équivalent pictural de Google Earth.

de la postmodernité où toutes les singularités étaient absoutes dans un multiculturalisme hybride, et certainement pas celui d'un altermondialisme où les cultures diverses maintiendraient leur différence dans un jeu

de solidarité. Non, ses toiles s'offrent comme l'interface de notre économie globalisée, elles sont l'équivalent pictural de Google Earth : une œuvre planétaire et lissée où, ainsi mises ensemble, les références, les singularités, les géographies et les cultures forment le prisme d'une civilisation unique. **Jean-Max Colard**

**Takashi Murakami Paints Self-Portraits** Jusqu'au 17 octobre à la galerie Emmanuel Perrotin, 76, rue de Turenne et 10, impasse Saint-Claude, Paris III<sup>e</sup>

/// [www.galerieperrotin.com](http://www.galerieperrotin.com)